

La complainte de la bambouseraie



Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation

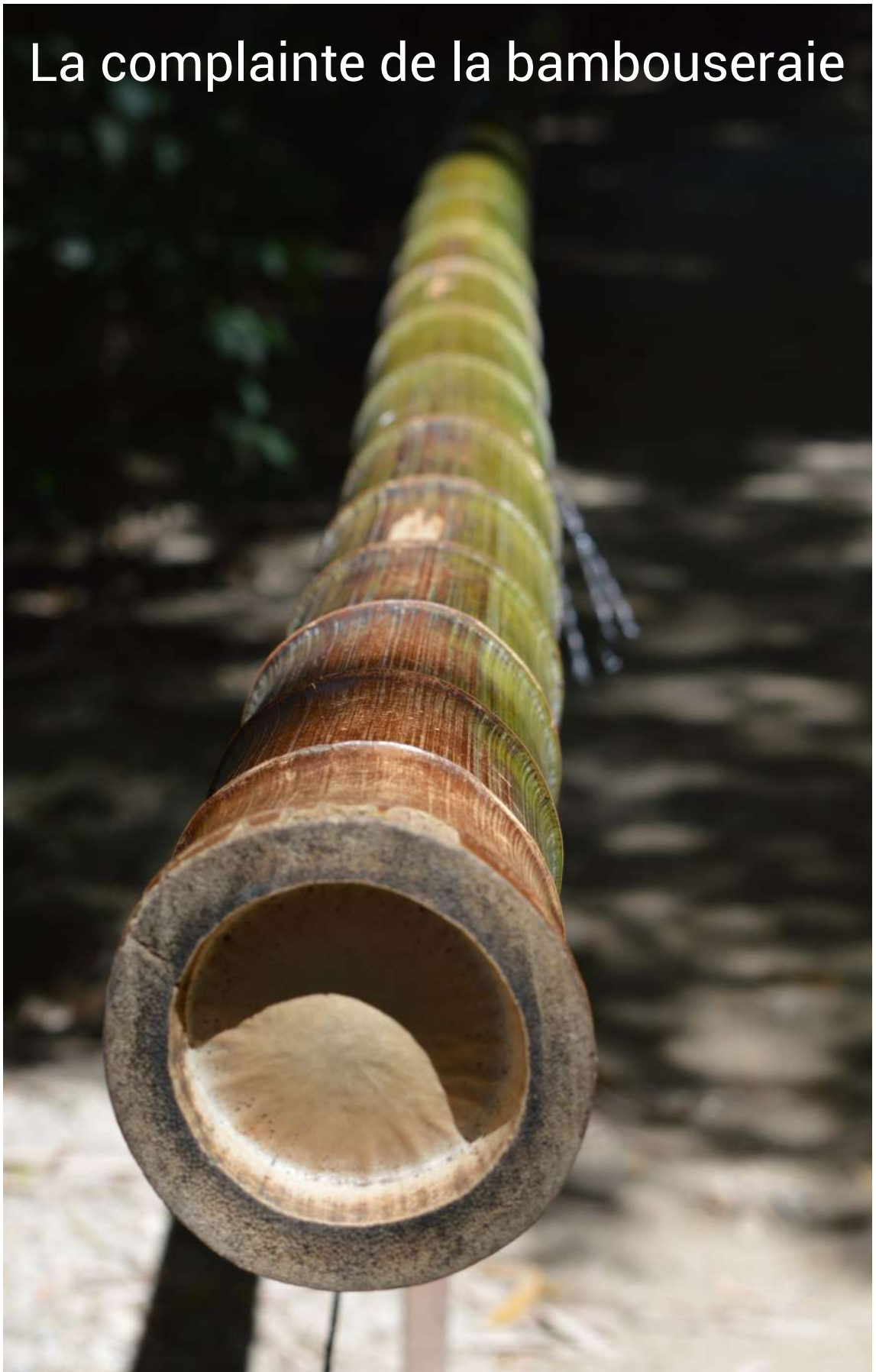
réservés pour tous les pays.

Copyright © 2020 by Frédéric Bonnieux ,

07360 Dunière sur Eyrieux - France.

A Béatrice, Bernard,
Éric, Dominique,
Gisèle, Florence,
Fleur ...

La complainte de la bamboueraie

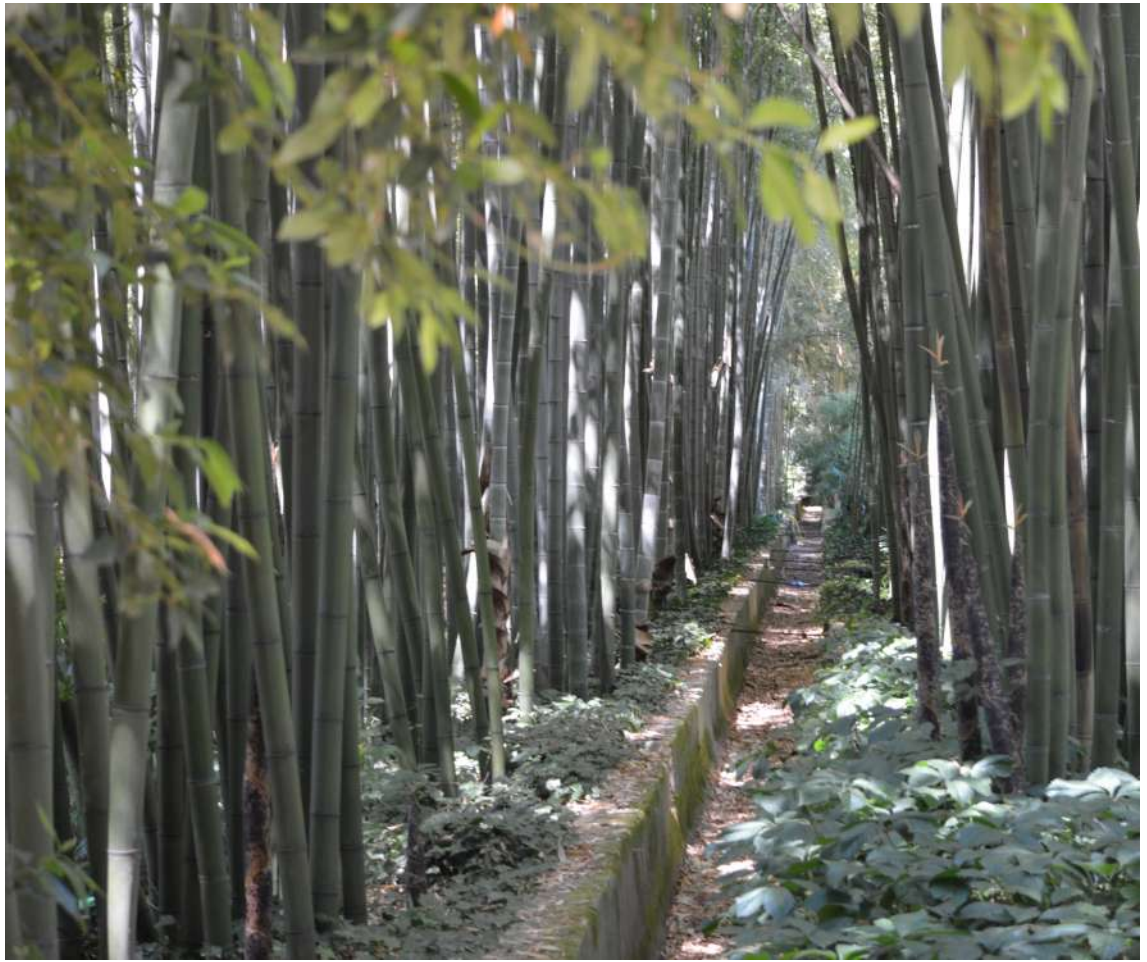


Je me suis retrouvé à Anduze sans trop savoir pourquoi. Avec un ami. Plutôt une relation. Béatrice m'avait quitté la veille sans grandes explications et je n'avais rien trouvé de mieux que d'en aviser mon voisin. Un bon samaritain à la vie morne, toujours prêt à tendre l'oreille aux histoires des autres. Sa non-vie prenait ainsi du relief.

Quand il m'a proposé une visite à la bamboueraie pour me "changer les idées" je me suis entendu dire oui. Moi qui n'ai aucune affinité avec les végétaux et qui laisse son jardin vivre comme il l'entend. Bernard m'a conduit dans sa nouvelle charrette quasi immaculée qu'il ne sortait que pour les grandes occasions, c'est-à-dire pratiquement jamais. Pendant deux heures j'ai eu le droit au catalogue. Sur le parking j'avais assez d'éléments pour monter une concession teutonne mais l'idée de m'être fait larguer comme une vieille chaussette trouée m'obsédait plus que tout. Mon orgueil, il faut le dire, en avait pris un coup car comme tous les crétins suffisants qui se sont fait larguer, je n'avais rien vu venir. Trop préoccupé par mes certitudes ; tellement convaincu que mes prestations d'homme étaient parfaites, je ne pouvais même pas m'imaginer qu'un autre que moi puisse prendre une telle décision. Sur le coup, j'ai su me tenir. Un petit quart d'heure. Puis j'ai voulu comprendre sans entendre les explications. Béatrice n'a plus rien dit, je me suis mis hors de moi, en fait, une attitude presque normale chez moi, pour l'insulter copieusement, puis lui expliquer que de toute manière, je n'avais pas l'intention d'aller bien loin avec une fille comme elle. Avec grandiloquence, je lui ai ouvert la porte en lui disant de foutre le camp. Ce qu'elle a fait, en haussant les épaules, avec le sourire triste qui m'interpellait, et que je n'avais pas su comprendre.



Je suis passé au travers de ma vie. Je n'ai pas voulu voir la lumière qui perçait çà et là. Je n'ai pas été capable de porter mon regard au-delà des lignes. Je me suis asséché, submergé par d'obscurs devoirs communs que je me suis imposés pour paraître, exister, avoir une place parmi tous. Pourtant il me suffisait de relever le menton, de cesser cet entêtement imbécile pour voir un horizon, après le flou, après les contours imprécis et remarquer que nous pouvions y aller ensemble. Attiré par des désirs inassouvis, je ne voyais même pas la fleur qui se dressait face à moi, me tendait les bras. Ma vie dissolue et ses incartades inavouables ont fini par te laisser. Comment pourrais-je te le reprocher alors que je passais ma vie à partir vers d'autres aventures en faisant le vide autour de moi sans même te laisser une place de choix ?



Quand je rentrerai ce soir, tu seras déjà passée récupérer ce qui t'appartient. Tu m'auras laissé un mot qui me dira "merci pour le chocolat" ; "les clefs sont dans la boîte aux lettres". Assis sur le coin de la table, ce mot entre les doigts, des images viendront m'étouffer comme autant de souvenirs devenus précieux. Tes éclats de rires et tes idées que je baptisais farfelues alors qu'elles étaient tout simplement neuves. Ton humour me manquera, je le sens, je le sais et d'avance je désespère.

Non Bernard il n'y a pas moyen de se rabibocher avec Béatrice. Elle est comme ces roseaux, ni tout à fait pareille ni tout à fait une autre. Comment savoir ? Comment faire ?





J'ai rencontré Béatrice sur un plateau télévision. J'avais été convié pour donner mon avis éclairé de spécialiste. Maintenant les médias ont besoin de spécialistes pour se légitimer. C'est ainsi. On continue à prendre l'avis d'économistes qui se trompent et se retrompent mais savent toujours pourquoi ils se sont trompés et n'ont pas pu prévoir la crise car les signes avant-coureurs prêtaient à confusion. Bref c'est toujours chic de donner des cours d'économie quand on n'y comprend pas grand-chose soi-même. Le monde en mutation quoi !

Je l'ai reconnue tout de suite. Seule, unique parmi ses semblables. Même style et accoutrement, même physique longiligne limite décharné, mêmes conversations branchées et souvent même avis sur la question. Pourtant ce fut elle et pas la voisine ni sa copine ni, ce qui me changea, celle d'un mec que je n'aimais pas.

Ça, c'est fait le premier soir, sans chichis sans chimères et dans la bonne humeur. Nous avons trouvé l'exercice mieux que bien. La chair ayant ses raisons, quelques semaines plus tard elle apporta une partie de ses fringues dans mes placards et un double de sa brosse à dents électrique. Prudente elle garda son appartement situé à quelques encablures.

Béatrice était la princesse idéale et correspondait en tout point aux critères que je m'étais fixés. Un individu de mon acabit tient d'abord à son image, les affinités viennent après.

Je paradais fièrement avec un des modules du linéament de ma réussite. C'était assez facile parce que nous avons des goûts identiques pour les distractions. Enfin, c'est ce que je croyais.

Les soirées restos que je choisisais, les spectacles que je sélectionnais, les week-ends à Rome, les tours de circuits au Mas du Clos avec ma jolie totomobile, les vernissages et tout et tout. J'avais pris ses regards amusés pour des assentiments sans réserve, voire de l'admiration pour mon grand sens de l'organisation. Je sais à présent qu'elle n'avait pas de préférence et comme elle passait les trois quarts de son temps au boulot, elle voyait là-dedans de la pure distraction et en aucun cas un partage sur le fond.

Je n'avais pas envie de savoir ce qu'elle était vraiment, ce qu'elle faisait (je ne le sais toujours pas précisément), bien sûr je n'ai pas su l'aimer. Etant le centre du monde il m'eut été difficile de le faire.

En elle, je voyais une fleur splendide parmi d'autres toutes aussi belles, avec laquelle je pouvais paraître, être envié et me flatter mon gros nombril.

Le jour d'après, le recul est déjà suffisant. Je vois mieux à quel point j'ai raté, une fois de plus, un signe important. Un signe comme il en est tant sur nos chemins.

Faut-il encore cesser d'accabler l'autre et chercher la solution en soi ?





À présent, je me sens usé, râpé, élimé, émietté comme passé à la moulinette, grisonnant et cassé dans un monde uniforme où je ne distingue plus personne.

Fripé comme une figue sèche mais immangeable, même avec des noix de Grenoble et une reinette clochard.





Bernard a des connaissances botaniques impressionnantes. Elles forcent mon attention, presque mon admiration. J'ai toujours été interpellé par ce que je n'étais pas capable de faire ou d'apprendre. Son érudition me le rend sympathique. Soudain il s'anime, son œil luit, sa voix profonde annonce, avec gourmandise, des noms scientifiques imprononçables, comme s'il venait de déguster un grand cru en claquant du palais.

J'ai déjà du mal à reconnaître des grains de café quand lui m'en précise la variété. D'une voix posée, sans suffisance, sans arrogance pour ce savoir qu'il a, et que je n'ai pas. Le contraire de moi.





Trouver caféier, bananier, papayer et poivrier à Anduze est pour le moins singulier mais aussi digne d'intérêt. Bernard me montre son plaisir et je me trouve con. Con à chercher toujours des choses introuvables.

Bernard est simple comme la réalité qui m'échappe parce que j'ai perdu les yeux pour la voir.

